

Convergence 2023

« **Éthique et acte : la position de l'analyste** ».

**Analía Meghdessian de Nanclares.**

La particularité que la clinique de notre temps marque à notre pratique, rend indispensable repenser la position de l'analyste par rapport à son acte. Dans le cadre de la subjectivité qui nous habite, sur quelle éthique l'acte de l'analyste est-il maintenu aujourd'hui ?

Je voudrais renforcer la dimension logique de la disjonction inclusive vu que, selon moi, ce n'est pas possible de parler des particularités auxquelles nous devons faire face en dehors de ce qui signifie la responsabilité de l'analyste par rapport à son acte, ce qui apporte à une éthique et à une politique que pour la psychanalyse ce n'est que celle orientée vers le sujet de l'Inc.

Je trouve que cette réunion d'analystes est l'occasion pour reprendre et converger la valeur significative de ces termes, dont la vaine circulation peut entraîner la dégradation de leur valeur.

Dans le contexte culturel de nos jours, influencés par les variantes du malaise de l'époque, à quoi fait-on référence ?

Pour cela il serait convenable de tenir compte de quelques marques des origines et de penser aux invariants qui donnent support à notre travail, telles que les répétitions qui essaient de miner ces fondements, sous les différents vêtements d'époque que les symptômes révèlent.

Freud souligne à plusieurs reprises que la psychanalyse est fondée sur sa distinction de l'hypnose, de l'abandon de la technique hypnotique pour celle de la libre association.

Il ne s'agit pas d'un simple parcours. C'est un point d'inflexion, un changement radical de position entre ce que nous pouvons penser comme le passage de la parole et le corps de l'Autre à la parole et le corps propre. En plus, c'est localiser au sein de notre pratique la

raison de la cause de la division du sujet. C'est vers ce point que l'analyste se dirige à fin d'opérer sur ce qui s'oppose à cette mise en œuvre.

De cette manière, dans la traversée du langage à la parole les décalages propres de ce trajet révèlent, d'un côté, la non naturalité d'être un sujet parlant et l'inexorable dépendance du sujet à l'Autre en tant que le sujet se fonde dans une aliénation forcée et nécessaire pour ne pas tomber dans la détresse absolue comme les diverses expressions cliniques nous les montrent.

Pourtant être sujet du langage ne garantit pas de fait ni de droit être sujet de la parole, pour autant que **vivre ne se correspond pas à exister.**

Éthique et acte analytique présentent un intérêt particulier à la formation des analystes porté sur l'interrogation nécessaire par rapport à la légitimité sur laquelle ils sont fondés dans le contexte de l'actualité.

C'est dans ce sens que je propose de penser la légitimité de l'acte analytique et l'éthique qui en découle pour la formation de l'analyste, comme le ***passage renouvelé par cette limite scripturale à propos de la cause qui le divise, qui seulement lui confère l'analyse de l'analyste sans lequel il ne serait pas possible de maintenir vivante la question pour le sujet dans le transfert. C'est ici notre point de départ.***

Chaque moment de la formation de l'analyste nous invite à quelques précisions. Qu'il n'y a pas de formation finale, finie, qui totalise le savoir de l'analyste. Que le savoir tel que la psychanalyse le montre est le savoir produit en acte, définit dans le lieu de la vérité. Et que ledit savoir s'actualise seulement en transfert, vu que l'analyste comme l'axe du réel de sa castration en scène analytique et pôle condensateur de jouissance, donne naissance à la confiance réelle et nécessaire pour garantir le mouvement de « je ne pense pas » là où il était « je ne suis pas ».

C'est en fonction de ce mouvement que je le situe du côté de l'analyste, d'où je pars pour poser la question suivante.

Quelle est la valeur des dites considérations dans le cadre de la subjectivité de notre époque ?

Notre époque est marquée par le scepticisme, l'ubiquité des valeurs, l'envie de succès rapide, l'illusion que le tout est possible, la consommation vorace et le besoin désespéré d'« appartenir » au prix de « cesser de s'appartenir à soi-même ». La primauté de l'universel et la pensée unique par-dessus du singulier du sujet quant à son désir.

L'absence de tolérance même l'anéantissement des différences sont entraînés, comme effet inévitable, par les versions renouvelées de la ségrégation. C'est-à-dire, le reniement permanent des traits distinctifs et le trou radical où le sujet se structure.

Habités par cette version de la suggestion, une nouvelle forme de biopouvoir a créé, à travers des différentes technologies sophistiquées, des corps dociles proches de formes déguisées de l'aliénation au nom d'une liberté qui ne conduit qu'au pire, engendrant l'obéissance due. **On vit, mais on n'existe pas.**

Ne s'agit-il pas d'une version renouvelée de l'hypnose, le sujet du moi aliéné à l'écran de l'Autre, à celle-ci où nous sommes amenés par le malaise dans la civilisation de notre temps ?

La psychanalyse, pour être un autre élément du tissu socioculturel aride que nous devons affronter, n'est pas exclue des effets subjectifs de l'époque. Et c'est une affaire éthique de nous interroger sur l'incidence qu'y favorisent les réels de notre temps dans lesquels la dimension des jouissances et du désir ont la tendance à s'égaliser, la fonction paternelle instauratrice de légalité à se diluer et, comme corollaire, à favoriser la promotion d'un vide dont le seul objectif est de maintenir la dissolution permanente de la structure.

Cette sorte de confusion entre l'abus des jouissances et la loi du désir, ***disjonction que l'analyse devrait inscrire en donnant de l'instance littérale entre la jouissance et le savoir***, donne lieu, depuis plusieurs années, aux manifestations cliniques les plus variées. Qu'est-ce qui a changé ?

Le sujet de notre temps, certainement, ne se présente pas avec ce que nous pourrions nommer une version classique de la névrose. Il n'arrive pas en se posant des questions pour la raison de son symptôme ou la cause de sa souffrance vue que, bien en accord avec l'époque, il ne peut que se montrer. Et il fait aussi preuve jusqu'à la limite du registre imaginaire une monstration qu'en révélant l'insuffisance de ressources symboliques nécessaires et suffisantes - pour plafonner au réel qui fait irruption dans sa subjectivité - se présente ou bien en nombreuses fragmentations tout lui, déchet pur lancé au vide illimité, des formes les plus variées. Il nie ou bien il renie - par cette voie justement - ce qui est dans la cause de sa propre constitution. Déboutonné, exproprié de son essence divisée, il est convoqué au festin de tout est permis.

Les essais de suicide chez les adolescents, les actes compulsifs, la violence des jeunes, le tourment psychique, l'humiliation morale, la bullying, l'anxiété, l'envie de s'habiter en autre corps et se nommer d'une autre façon, entre d'autres plusieurs expressions sont la preuve complète de cette structure de jouissance à laquelle il faut ajouter le manque d'instances sociales dont la légalité peut être la base d'un ordre qui limite le débordement réel auquel est entraîné notre sujet en question.

Ces manifestations cliniques, qui appartiennent au champ du langage et ne participent pas à l'ordre du signifiant, étant donné qu'elles sont désaffectées de l'opération de castration n'atteignent pas la mesure phallique adéquate, laisseraient de côté pour cela l'intervention d'un analyste ?

Même si ces conditions ne créent pas un analyste, au sens classique, elles ne l'excluent pas non plus de la possibilité d'influer et d'opérer justement là face au dénouement des jouissances, par sa présence dans le réel. La limite que ces manifestations présentent n'est pas équivalente à l'irréalisable.

Promouvoir, dans un premier temps, le réarrangement du dénouement des jouissances, remettre le sujet dans un cadre où le « non » puisse quelque s'inscrire. Il faut du refus de la

satisfaction paradoxale de la jouissance pour faire de la place - dans un deuxième temps - au désir pour la délimitation d'un argument et une illusion essentielle pour la vie du sujet. Supposer que cela contrariait l'essence de notre acte, conduire le sujet vers la castration, serait une erreur de lecture si nous ne partons pas du fait que, pour opérer, produire coup, c'est nécessaire de préciser les conditions **entre** le sujet et l'Autre. C'est ce que j'appelle **engendrer l'instance littérale nécessaire**, qui permet dans un autre temps écrire, encore et encore, le manque entre la satisfaction paradoxale que la jouissance de l'Autre écrit et la loi inévitable que le désir réclame.

L'abstinence n'est pas la réponse à ces circonstances. Et l'analyste, pour ce trait sensible et permanent donné par l'analyse poussée à sa limite par rapport à « ce que c'est et ce que ce n'est pas », ne serait-il pas habilité pour cela à influencer face au réel clinique de notre temps ?

Ne serait-elle pas l'éthique celle qui régule et ordonne les actes de l'analyste aujourd'hui ?